



MUSÉES

ENQUÊTE INTERNATIONALE
sur la réforme des galeries publiques

dirigée par
GEORGES WILDENSTEIN

CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES
DES SCIENCES ET DES ARTS

CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES
DES SCIENCES ET DES ARTS

XIII

PIERRE D'ESPEZEL
Directeur

GEORGES HILAIRE
Rédacteur en chef

MUSÉES

PAR

le Vicomte d'ABERNON,

F. ALVAREZ DE SOTOMAYOR, JEAN BABELON, A. BASLER,
RALPH C. SMITH, ANDRÉ DEMAISON, W. DÉONNA,
PAUL DESCHAMPS, GUSTAVE DOUSSAIN, PIERRE D'ESPEZEL,
CHARLES F. KELLEY, ÉLIE FAURE,
FISKE KIMBALL, HENRI FOCILLON, RICHARD GRAUL,
FERNAND GUEY, JAMES LAVER, ANDRÉ LHOTE,
BENJAMIN MARCH, GEORGES MONNET, MARCEL NICOLLE,
GEORGES PASCAL, le Comte F. PELLATI,
SALOMON REINACH, GEORGES-HENRI RIVIÈRE,
LÉON ROSENTHAL, GEORGES ROUAULT,
MARGHERITA G. SARFATTI, SCHMIDT-DEGENER,
THÉODORE SCHMIT, G. SWARZENSKI, PAUL VITRY,
GEORGES WILDENSTEIN.

Avec les opinions de

ANDRÉ HONNORAT, HENRY DE JOUVENEL, RAYMOND KŒCHLIN,
AUGUSTE PERRET, PONTREMOLI, HENRI VERNE,

recueillies par

PIERRE BERTHELOT, G. BRUNON GUARDIA, GEORGES HILAIRE.

PARIS

106, boulevard Saint-Germain

DE LA RÉFORME DES MUSEÉS D'ART

PAR LÉON ROSENTHAL

DIRECTEUR DES MUSÉES DE LYON

Je voudrais éviter, dans ces quelques pages, les vues générales, théoriques et abstraites et me borner à des réflexions pratiques et techniques dictées par l'expérience. Pourtant, dès le début, je me vois obligé d'aborder une question de doctrine. Comment, en effet, envisager l'heureux aménagement des musées, si l'on n'a pas conçu, tout d'abord, une idée claire sur leur destination?

A mon sens — et je n'entends ici entamer ni démonstration ni polémique et me borne à exposer mon sentiment — à mon sens, un musée est destiné à provoquer, chez ceux qui le visitent, une impression d'euphorie ou de délectation.

Si vous laissez de côté une minorité formée de gens désireux de s'instruire, d'érudits spécialisés et de snobs, la foule qui fréquente les musées ne prend pas conscience exacte des raisons qui l'y attirent et l'y retiennent. On s'y rend par curiosité, par décœurement et, bientôt, on se voit arraché à ses préoccupations, à la vie ambiante, à soi-même. C'est le premier et bienfaisant effet de l'entrée dans le bois sacré. Il détermine une sorte d'évasion. En même temps se produit une action insinuante et multiple. Cette réalité contre laquelle on nous défend pendant quelques minutes, voici qu'on nous

prépare à la retrouver avec une compréhension élargie et une sensibilité accrue. Ce qui nous échappait, l'œuvre d'art le souligne. Elle nous oblige à réfléchir et à regarder. La nature, comme Oscar Wilde le disait sous une forme paradoxale, imite les peintres, ce qui veut dire que la plupart d'entre nous discernent les seuls aspects que les artistes qu'ils admirent ont célébrés.

Le musée nous découvre notre vie familière. En même temps il nous ouvre de toutes parts des horizons : c'est l'invitation au voyage, la révélation de la vaste terre, c'est l'évocation du passé et la sensation des civilisations disparues et c'est, enfin, l'envolée religieuse ou mystique, le rêve et la chimère. Tout le vrai, tout l'idéal, tout le possible s'offrent à des êtres qui, tout à l'heure, étaient emprisonnés en eux-mêmes.

Ces sensations dilatent l'âme ; elles sont toniques. Sont-elles spécifiquement esthétiques ? Je l'ignore ; je constate simplement qu'elles sont provoquées par des images. Le nombre est très petit de ceux qui regardent ces images pour en analyser le caractère et la valeur. Peut-être ne sont-ils pas toujours à envier de leur apparente clairvoyance. La foule admire d'instinct, sans discernement et, souvent, la qualité des émotions est supérieure à l'objet qui les provoque.

Les joies que dispensent les musées s'accroissent à mesure qu'on les fréquente davantage. Elles comptent, pour quelques amateurs, parmi les raisons essentielles de l'existence.

C'est en vue de favoriser la délectation qu'il faut donc organiser les musées. Cela, j'imagine, ne saurait déplaire aux étudiants et aux savants qui viennent y procéder à une enquête : ils travailleront avec plus d'entrain dans une atmosphère agréable, et, d'ailleurs, l'objet ultime de leur recherche,

s'il n'est pas la soif abstraite de savoir, n'est-il pas d'aiguiser nos plaisirs en nous faisant mieux connaître les œuvres qui les provoquent?

J'entends qu'écoliers et érudits peuvent avoir des exigences particulières qu'il convient de favoriser. Mais, j'essayerai de le montrer, ce souci se concilie facilement avec l'agrément. De même, il ne faut pas oublier que la clientèle d'un musée est multiple : elle comporte, notamment, la jeunesse et les hommes faits ; elle réunit, par ailleurs, une clientèle locale et des visiteurs du dehors. Indigènes et touristes n'ont pas les mêmes besoins. Il faut en tenir compte. Mais tous aspirent au bonheur ou, si l'on veut, au mieux être et le musée doit seconder ces aspirations.

Un tel programme est, peut-être, vague : en tout cas il est compréhensif. Sans rien exclure, il englobe esthétique, histoire, éducation générale et les réunit en pénétrant jusqu'au fond de l'âme humaine.

* * *

Si les musées doivent être des oasis de recueillement, de repos et d'épanouissement, on reconnaîtra que, pour la plupart, ils remplissent fort mal leur fonction. Je n'évoquerai pas de spectacles affligeants. Je n'essayerai pas non plus d'opposer à de tristes réalités l'image d'un musée idéal. Et cela pour bien des raisons. Les circonstances actuelles ne se prêtent guère à l'érection d'un musée édifié de toutes pièces. Si cette éventualité se présentait, les architectes ne manqueraient, pour les diriger, ni de conseils ni d'exemples. Mais, surtout, il n'est pas, à mon avis, de programme passe-partout susceptible d'application générale. Les contingences, physiologie de la région, ambiance matérielle et morale, auraient

à intervenir et, d'abord, le caractère des collections à abriter. On ne concevra pas de la même façon un musée spécialisé, musée de tissus, de tapisseries, de céramique, une galerie de peintures ou un musée à tendance encyclopédique. Les principes généraux sur lesquels on paraît aujourd'hui le plus d'accord auraient à être discutés en présence de données particulières. On pense unanimement, par exemple, que l'architecture d'un musée doit être parfaitement simple, qu'elle doit constituer un milieu neutre pour ne point distraire l'attention des objets exposés. Sans doute, mais n'est-il pas des œuvres d'art qui, par leur caractère, appellent une présentation riche, fastueuse même, et n'est-il pas naturel d'envisager, pour certaines pages exceptionnelles, une mise en scène appropriée et originale?

Pour l'équipement idéal d'un musée : bibliothèque auxiliaire, collections de photographies, locaux d'études, ateliers spacieux, bureaux outillés, restaurants et salles de repos, je crois, à mon grand regret, que, de ce côté de l'Atlantique, il est tout à fait inutile d'en évoquer le mirage.

Redescendons dans les réalités. Les musées sont presque tous installés dans des locaux de fortune, les uns dans d'anciens palais, d'autres dans les combles d'un hôtel de ville, locaux parfois magnifiques, souvent sordides et qui, en aucun cas, ne sont appropriés. Voilà les faits, il faut essayer d'en tirer le meilleur parti.

Je laisse de côté les musées — il en est — moralement et matériellement abandonnés où, entre des murs lépreux, la poussière règne dans le désordre. Les musées les plus riches et les plus soignés ne font pas, à mon avis, pour la plupart, assez de sacrifices pour leur réfection et leur entretien. Or, je considère ceci comme un axiome fondamental : la mise en

valeur des collections doit primer sur le souci de les accroître. Pourquoi faire des acquisitions nouvelles quand on n'est pas en mesure de présenter ce que l'on possède?

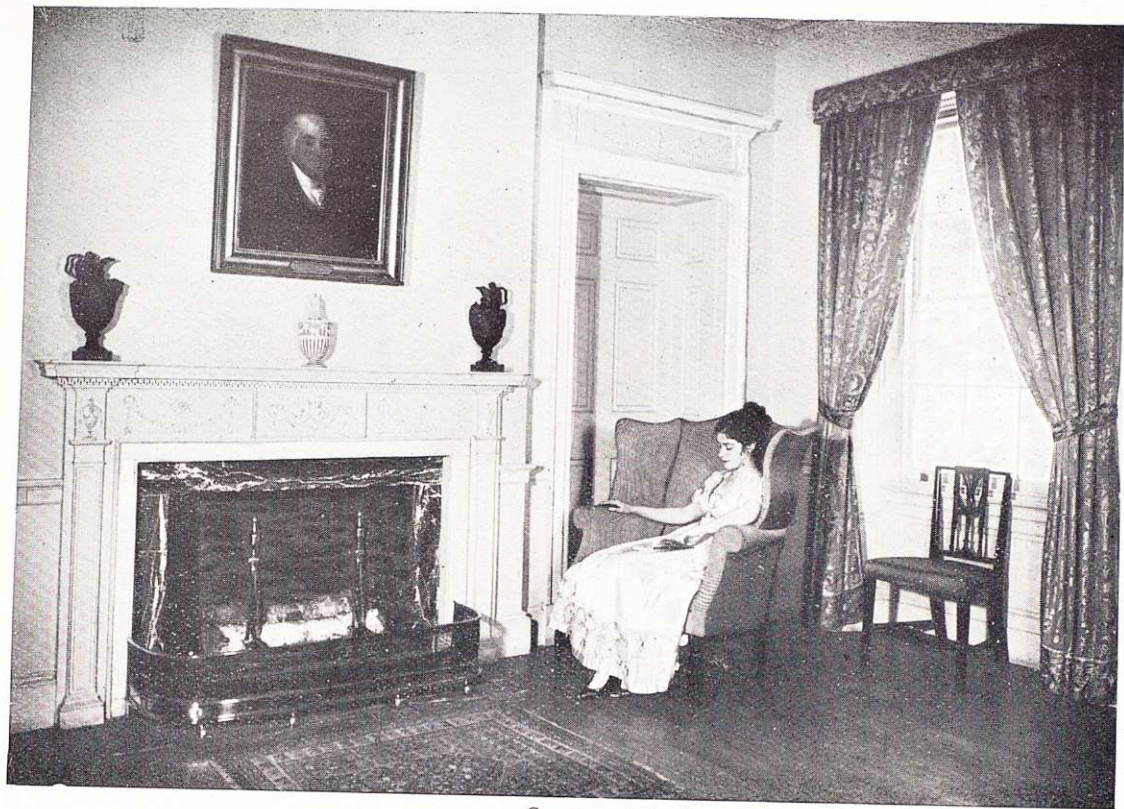
Que le cadre soit propre, d'abord, et qu'il soit accueillant. Si les salles sont anciennes et ont du caractère, que ce caractère soit maintenu, restauré, avivé. Moulurations dégagées, réparées, cheminées nettoyées, parquets remis en état, murs et plafonds repeints dans les tons les plus appropriés au style des salles, créeront une atmosphère favorable. Les salles n'ont-elles rien de particulier ou de respectable ; en ce cas, on ne visera qu'à propreté et clarté. On n'attendra pas que les murs soient devenus noirs pour les faire repeindre et, quand on les fera badigeonner, on ne se croira pas obligé de les revêtir de rouge antique ou étrusque. La superstition de ce rouge vient simplement de ce que les musées ont été créés à une époque où régnait l'imitation mal comprise de l'antiquité : on a cru reconstituer des décors pompéiens. Les grands musées étrangers sont dégagés de cette pratique ; elle s'atténue en France. Les nouvelles salles du XIX^e siècle, au Louvre, donnent un excellent exemple. Puisque l'éclairage est presque partout insuffisant, des tons clairs dont on pourra varier la gamme seront les bienvenus. Ils ne suffiront d'ailleurs pas, dans la plupart des cas, à illuminer la pénombre et l'on n'hésitera pas à recourir à l'éclairage artificiel. A l'heure actuelle, l'électricité, avec les précautions requises et l'installation des fils sous tube d'acier, n'offre que des risques insignifiants d'incendie. Elle existe à l'étranger, je l'ai introduite au musée de Lyon. Elle permet la fréquentation des musées, je ne dis pas le soir, c'est un problème qui, en ce moment, ne se pose pas, mais, par temps couvert, au cœur même de la journée.

Un musée doit être chauffé. Il semblerait inutile d'en faire



Courtesy of the Pennsylvania Museum of Art, Philadelphia

LES RECONSTITUTIONS COMPLÈTES
Mobilier et ustensiles provenant de Millbach, comté de Lebanon, 1752
(Musée d'art de Pensylvanie)



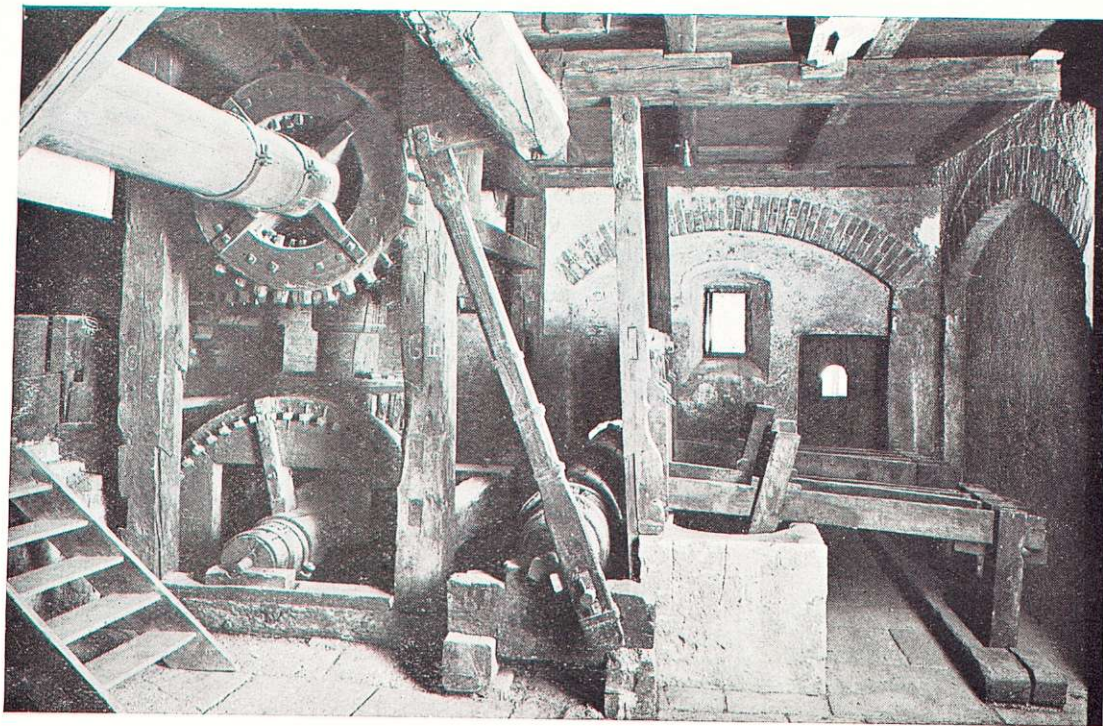
Courtesy of the Pennsylvania Museum of Art, Philadelphia.

LE MUSÉE VIVANT

Salon provenant de la maison Derby, à Salem (Massachusetts), 1799
reconstitué au Musée d'art de Pensylvanie



OBJETS D'ART REPLACÉS DANS LEUR MILIEU EXACT
Le jardin japonais du Musée de Boston



LE MUSÉE PITTORESQUE

Moulin à papier de Haynsburg datant de 1700, en usage jusqu'en 1909
reconstitué au « Deutsches Museum »

la remarque si cette obligation élémentaire n'était presque partout oubliée ou mal observée. Le froid n'écarte pas seulement les visiteurs ; il est néfaste pour la conservation des œuvres d'art qui demandent à être protégées contre les effets des changements brusques de température et réclament la constance thermométrique et hygrométrique. Il est vrai que les ingénieurs n'ont pas encore découvert le système de chauffage parfait pour des galeries d'art : tous les procédés en pratique sont défectueux par quelque côté. Ceux qui donnent le plus de satisfaction au début se fatiguent plus ou moins rapidement et, comme ils ne sont, nulle part, l'objet d'une surveillance attentive, ils offrent de multiples inconvénients, moins graves, au reste, que l'absence de tout chauffage.

* * *

Propres, clairs, chauffés, les locaux sont, à présent, sinon magnifiques, du moins tolérables. Le moment est venu d'y installer les collections et, par malheur, c'est ce qui, neuf fois sur dix au moins, va tout gâter.

Ce n'est pas à dire que, nulle part, manquent les œuvres dignes d'admiration ou, du moins, d'estime, susceptibles d'un commerce spirituel profitable. Dans la plus modeste collection il y a à glaner. Mais, presque partout, et dans les musées les plus riches, les pages valables sont escortées ou noyées par des morceaux médiocres, mauvais, grotesques, indignes d'attention, sinon dangereux. De là l'impression de malaise ou de dégoût que l'on ressent parfois dans une galerie. Ce n'est pas l'absence des bonnes choses, c'est l'invasion des choses mauvaises qui la condamnent. Je ne veux désigner aucune ville ; j'aurais mauvaise grâce à dénoncer mes voisins et m'ex-

poserais à des contre-offensives sans doute justifiées. Je laisse à chacun de mes lecteurs, au gré de ses souvenirs, le soin d'évoquer la mémoire douloureuse de salles où, je ne dis pas depuis la cimaise, mais depuis le sol jusqu'au plafond, les murs sont couverts de toiles pressées les unes contre les autres. On ne pourrait, entre les cadres, trouver la place pour poser un timbre-poste ou un pain à cacheter. Cela à côté de vitrines pleines, à rompre charge, d'objets hétéroclites. Certains conservateurs ou certaines municipalités sont comme la nature avant Galilée, ils ont peur du vide.

Un tel entassement est contraire à toute délectation comme à toute étude. C'est un défi au bon sens. De toute nécessité, il faut débayer. Débayer largement, débayer sans timidité : ici le quart, ailleurs la moitié, les trois quarts peut-être, les neuf dixièmes des objets exposés. J'entends que cette opération se heurte à des convenances, à des exigences, à des obligations formelles. Mais elles ne s'étendent pas à tout : souvent il est possible de les éluder, de limiter tout au moins le mal. Les œuvres éliminées seront distribuées entre les bâtiments municipaux, antichambres, couloirs, bureaux ou bien elles s'entasseront dans les dépôts.

Beaucoup de musées se plaignent de l'exiguïté de leurs locaux ; qu'ils procèdent à la discrimination que je recommande et ils verront, presque toujours, que l'espace utile ne leur manque pas. Mais si réellement ils n'exposent que des œuvres intéressantes ? Elles ne le sont pas toutes également ; que l'on écarte les moins belles ou, si l'on n'a pas l'audace de choisir, qu'on expose, successivement, selon un roulement, les diverses fractions de la collection.

Je tiens, j'y insiste, cette opération pour essentielle. Que l'on s'y dérobe et tout autre soin est, par avance, paralysé ou

vain. Un diamant brut peut perdre par la taille la moitié ou les deux tiers de son poids, mais les lapidaires n'hésitent pas à le débarrasser de sa gangue. Ils savent qu'il n'a de prix qu'à cette condition.

Sur les parois, dans les vitrines aérées où, désormais, ils arrêteront et retiendront l'attention, les objets ne seront pas disposés au hasard. Le désordre entraîne le disparate ; il interdit l'étude sérieuse ; il est aussi contraire à la délectation. Je regrette, sur ce point, de ne pas me trouver d'accord avec d'éminents muséographes. Ils redoutent l'ordre ou du moins un ordre trop systématisé dont le caractère didactique refroidirait, selon eux, les enthousiasmes. Qu'on veuille bien le remarquer, les ignorants ne pourront être gênés par un ordre qui leur échappera ; les esprits avertis trouveront, dans la logique de la présentation, une satisfaction intellectuelle qui ajoutera à leur plaisir. Ignorants et érudits bénéficieront de l'accord que créent, entre les œuvres d'art, des affinités d'époque ou de caractère.

Une des raisons de la fatigue que l'on éprouve rapidement dans la plupart des musées est la succession kaléidoscopique d'œuvres disparates qui nous sollicitent et nous tiraillent dans les directions les plus opposées. C'est proprement le jeu de la douche écossaise, mais plus compliqué. Il s'y joint une lassitude physiologique, car chaque objet réclame une adaptation différente de la vision. Un classement, quel qu'il soit, atténue ces inconvénients et on doit le réclamer du seul point de vue de la sensibilité. Groupez selon les matières, les techniques, constituez des séries suivant les inspirations, les sujets, les familles spirituelles ; il est impossible que le visiteur ne vous doive de la gratitude pour vos soins. La peinture réclame la division par pays, par écoles et, dans chaque école, par

ordre chronologique. Ne craignez pas un classement trop rigoureux. Il n'exclut pas la souplesse : à toute époque il y a des efforts parallèles ; jamais les dates ne commandent d'une façon absolue et seule. D'ailleurs, puisque nous ne sommes pas maîtres de la configuration, de la succession, de l'éclairage de nos locaux, leurs exigences n'apporteront à nos velléités de méthode que trop de tempéraments. Jamais nous ne pourrons réaliser complètement l'harmonie que nous aurons désirée.

Dans toute la mesure du possible, je voudrais que l'on rassemblât les œuvres d'un même maître. Vous avez deux Rubens, quatre Clouet, dix Corot, pourquoi les dispersez-vous ? Pensez-vous qu'il faille éviter d'avoir, avec eux, une conversation suivie ? Ne voyez-vous pas que leurs toiles se prêtent un mutuel concours, qu'elles s'expliquent mieux à notre esprit, se livrent davantage à notre sensibilité ?

Notez encore que la présentation méthodique ne vous interdit pas de faire une discrimination parmi les ouvrages exposés, de réserver les belles parois, les places d'honneur, les centres de vitrine aux pages essentielles. La formule du double musée s'impose dans les collections trop nombreuses où l'attention du public risque d'être fatiguée. Elle consiste, on le sait, à dégager les plus belles pièces et à reléguer des séries complémentaires dans des salles auxiliaires où les curieux iront les étudier. Étages supérieurs, galeries écartées ou moins facilement accessibles peuvent être ainsi utilisés. Les modalités, on le conçoit, varient pour chaque bâtiment. J'ajoute que les dépôts mêmes doivent être organisés de façon qu'il soit facile de montrer, à l'occasion, à un chercheur, une œuvre, par ailleurs, indigne d'être exposée, et, en passant, je préconise l'installation, sur les murs, tant des dépôts que des salles, de

tringles qui facilitent l'accrochage et le déplacement des tableaux.

Les salles numérotées, un plan à l'entrée, les vitrines numérotées également, des étiquettes succinctes et précises, un guide commode du visiteur à défaut des catalogues scientifiques désirables — je touche, sans m'y arrêter, bien des problèmes délicats — notre musée peut ouvrir ses portes.

* * *

Les entrées seront-elles payantes ou gratuites, laissera-t-on au hasard le soin d'amener les visiteurs, organisera-t-on une publicité? Assurera-t-on le lien avec la population de la ville par la création d'une Société des Amis du musée? Comment s'accomplira la mission éducative, instituera-t-on des conférences, des visites-promenades, quels seront les rapports avec les différents ordres de l'enseignement? Autant de problèmes qu'il m'est impossible, à mon grand regret, d'aborder ici¹. Je me bornerai à l'examen de deux questions essentielles : l'accroissement des collections, le recrutement des conservateurs.

Il faut avoir le courage de le dire, nos musées, à laisser de côté les musées nationaux qui ont, eux-mêmes à se plaindre, sont d'une affligeante pauvreté. Les plus favorisés sont très mal dotés. Je le sais pertinemment pour l'un d'entre eux qui n'est pas le plus pauvre ; j'ai entendu les doléances de mes collègues. Dans ces conditions, l'accroissement des collections, si accroissement il y a, se fera à peu près, sinon uniquement, au hasard. Il dépendra des envois de l'État. On sait qu'ils ne

1. L'Office international des Musées, émanation de l'Institut de coopération intellectuelle, publie, depuis 1927, une revue, *Museumion*, consacrée à la muséographie. Je me permets d'y renvoyer mes lecteurs.

sont pas tous désirables. Il viendra de dons et de legs, et je me félicite, ici, de ne pouvoir, faute de place, étudier le problème épineux des rapports avec les bienfaiteurs.

Les meilleures volontés sont inopérantes et les prix pratiqués dans les ventes ôtent tout espoir de pouvoir, sauf accidents heureux, aiguiller utilement le développement d'un Musée.

Je suppose, toutefois, que les budgets s'améliorent, que des sollicitations habiles soient écoutées, je suppose encore que, suivant une méthode, désirable en théorie, très difficilement applicable et qui n'est pas encore entrée dans nos mœurs, des échanges puissent être institués entre établissements différents. Dans quel sens conviendra-t-il d'opérer? Faut-il viser au musée encyclopédique, faut-il tendre à la spécialisation?

Si l'on songe au visiteur de passage, aucun doute n'est possible. L'étudiant, le savant, comme le simple touriste, seront peu attirés par un ensemble où ils devineront qu'ils vont rencontrer, d'une façon plus restreinte, en échantillons plus médiocres, ce que leur offrent les musées des capitales. Pour eux, une collection spéciale est l'attrait irrésistible, fût-elle rébarbative. A défaut d'une série, une œuvre de célébrité universelle attire, évidemment, plus de pèlerins que des galeries riches en pages de valeur mais de rayonnement limité.

Ceux qui vivent autour du musée, qui n'y jettent pas un coup d'œil en passant, mais pour qui il devrait être, s'il ne l'est malheureusement en fait, un ami et un conseiller, ont-ils les mêmes besoins?

A mon sens, une distinction est nécessaire, et il convient d'examiner séparément ce que j'appellerai, pour les opposer, la spécialisation artificielle et la spécialisation naturelle.

Par le hasard d'un don, d'un legs, d'une acquisition, une

ville se trouve posséder un trésor magnifique dont rien, par ailleurs, n'expliquerait chez elle la présence. Miniatures persanes, antiquités précolombiennes, elles sont citées, à chaque instant, par les érudits qui accourent des quatre parties du globe pour les consulter. Qu'on les mette donc en valeur, qu'on en soit fier, qu'on les considère comme des attractions touristiques, et l'on aura cent fois raison. Mais, en réalité, pour l'enfant du pays, le bénéfice est fort mince ; au mieux il peut arriver qu'une vocation archéologique, de loin en loin, soit déterminée. Vaut-elle que tout lui soit sacrifié? Je ne formule pas la réponse.

Au contraire, qu'en une région où une industrie artistique fut ou est encore florissante, on rassemble des témoignages de cette activité, que l'on recherche les œuvres des artistes du pays, il y a là spécialisation naturelle. Elle attire l'étranger avide de plus en plus, même en dehors du domaine gastronomique, de la saveur régionaliste. Elle aide véritablement à l'intelligence du pays. En même temps, elle est, pour l'indigène, une source d'énergie. Ceci naturellement sans préjudice des musées historiques locaux et régionaux dont la présence est partout désirable, mais qui ont des préoccupations différentes, embrassent la vie tout entière et doivent se développer d'une façon indépendante, sinon dans des bâtiments, au moins dans des galeries distinctes des collections artistiques.

Donc spécialisation naturelle ou, si l'on préfère, adaptation régionale, mais non au point d'y borner son horizon. Parce que nous avons pris l'habitude de beaucoup circuler, parce que le goût des voyages s'est, de plus en plus, répandu, nous oublions volontiers que, malgré tout, les voyages, par la dépense qu'ils entraînent, par les loisirs qu'ils supposent, sont le privilège d'un petit nombre d'individus. Combien, selon la vieille

chanson, mourront sans avoir vu Carcassonne ; combien se souviendront, comme d'une vision fantastique, d'un voyage de quelques jours fait, en courant, à travers Paris? Le musée a le devoir de prendre sous sa tutelle l'enfant qui grandit à son ombre, le citadin qui n'aura presque jamais l'occasion d'aller au loin prendre un bain d'idéal. Et, d'ailleurs, une révélation éblouissante et fugitive de chefs-d'œuvre entrevus aura-t-elle le même effet bienfaisant qu'une poignée de pages modestes dont on sera devenu l'ami? Sans doute un étranger pressé pourra passer avec dédain devant le deux centième Corot qui n'ajoute rien à la gloire du maître et n'est, peut-être, qu'une de ses plus faibles manifestations. Mais, dans le vide d'une sous-préfecture lointaine, ce Corot de seconde zone sera la clef magique qui découvrira à des âmes fraîches la poésie de la nature. Une statue banale révélera la beauté plastique. Qui aiderait un brave homme dans ses aspirations inconscientes à sortir de lui-même, de son cadre étroit, de son atmosphère bornée, si le musée se dérobe à cette tâche?

Il me reste à toucher rapidement un point très délicat. Actuellement, les musées les mieux pourvus ont à leur tête un personnel scientifique réduit à sa plus simple expression, puisque, presque partout, il se limite à un conservateur unique chargé de la direction de toutes les collections et supposé, par là même, omniscient. Des comparaisons avec d'autres pays seraient pour nous humiliantes. Ce n'est pas qu'il soit difficile de trouver des concours qualifiés. L'École des chartes, l'École du Louvre, la Sorbonne, les Universités provinciales fourniraient facilement un personnel d'élite. Mais les villes limitent au minimum ou, pour mieux dire, au-dessous du minimum leurs sacrifices : les conservateurs ont, presque tous, des trai-

tements ridicules : ils n'ont ni statut, ni avancement réguliers¹. En bien des cas, il ne faudrait, de la part des municipalités, qu'un peu de bonne volonté et la conscience plus claire de leurs devoirs. Ailleurs, les ressources locales n'y suffiraient pas, car l'importance d'un musée est sans relation fixe avec la richesse d'une cité et une petite ville peut abriter une importante collection. En ce cas, la coopération de l'État est nécessaire ; l'État seul peut établir une liaison entre les postes et ouvrir à ceux qui ont fait leurs preuves dans des établissements modestes l'accès à des conservations plus en vue. L'intervention financière de l'État, un classement des musées, une échelle de traitements, une hiérarchie du personnel sont donc hautement souhaitables.

Mais il est des musées secondaires — et j'en ai assez dit pour justifier leur rôle — qui, vraiment, ne requièrent pas l'activité permanente d'un savant. Ils ont besoin d'une surveillance matérielle continue, soit pour leur entretien, soit pour la protection contre les dangers d'accidents, soit pour la police aux heures d'ouverture... Cette surveillance peut s'exercer sous le contrôle de la municipalité. Pour la direction scientifique, je me permets une suggestion. Au début, il serait fait appel à des spécialistes réputés qui viendraient en mission exceptionnelle — la chose n'est pas sans exemple — opérer un tri, une épuration, un classement des collections.

1. L'Association générale des conservateurs des collections publiques de France, qui réunit le personnel scientifique des musées d'art et des musées de sciences et dont le président actuel est M. Louis Roule, professeur au Muséum, et le secrétaire général M. Fernand Guey, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Rouen, a entrepris une action pour obtenir un statut légal analogue à celui dont jouissent les bibliothécaires.

Ce travail préliminaire accompli, on s'adresserait au conservateur d'un grand dépôt voisin qui viendrait, en missions périodiques, donner ses instructions, ses avis, exercer sa surveillance et resterait, en tout temps, le conseil du musée en liaison avec la municipalité. C'est à lui qu'à l'occasion seraient transmises les demandes de renseignements adressées du dehors. Ainsi la petite ville aurait le bénéfice d'une direction scientifique sérieuse et, par ricochet, le conservateur appelé verrait augmenter l'importance matérielle et morale de ses fonctions.

Ai-je besoin d'ajouter, en terminant, que je n'ai eu, en émettant ces réflexions, l'intention de blesser personne et que je n'aurais pas évoqué des misères qui, au reste, ne sont pas ignorées, si je ne croyais qu'il fût possible, avec un peu d'énergie et de bonne volonté, sinon de les faire disparaître, au moins de les atténuer et si je n'escomptais de larges bienfaits sociaux et esthétiques d'un semblable effort?

LÉON ROSENTHAL.